

## AVERTISSEMENT AUX LECTEURS

Voici un document espagnol imprimé en 1620, le type même des « édits », ces feuilles de colporteurs qui étaient les journaux de l'époque.

Le manque d'informations internationales en faisait un outil de propagande efficace au cours de la Guerre de Trente Ans.

Ce feuillet ne comporte que deux pages avec les armes du Roi en couverture.

Il vous donnera une idée de ce qu'était un édit royal destiné à informer le peuple par l'intermédiaire des autorités locales.

Il s'agit de l'annonce de la victoire remportée à la Bataille de la Montagne Blanche en 1620, deux ans après le début du soulèvement des protestants de Bohême.

Ma traduction n'est peut-être pas la meilleure qu'on puisse faire, mais j'ai tenu à garder aussi bien le vocabulaire que la ponctuation d'époque, ceci afin de rester fidèle à l'esprit de ce temps-là, quand bien même cela apporterait quelques répétitions et difficultés de lecture.

Si vous regardez les photos du document, vous verrez que je n'ai pas tenté d'écourter toutes ces phrases interminables...

J'espère avoir ainsi fidèlement retranscrit l'ambiance et les expressions, pour mieux vous faire voyager dans le temps comme si vous y étiez.

Vous verrez aussi que le vocabulaire n'est pas encore « académique ».

D'ailleurs, dans ce texte espagnol, on rencontre un ou deux mots empruntés à l'Italien, preuve qu'à l'époque les langues n'étaient pas totalement figées.

C'était un document destiné aux quatre coins du Royaume de Philippe III d'Espagne, document de propagande officielle qui, pour marquer les esprits, commande à tous de fêter la victoire des armées catholiques; il s'agissait bel et bien d'une victoire aussi capitale et mémorable que celle de Lépante, qui est, selon une analyse (citation tirée du site Internet Hérodote.net) :

« une alliance classique d'États qui craignent de ne pas faire le poids face à un ennemi plus fort que chacun d'entre eux » .

Et il faut dire que l'Espagne avait alors bien besoin de réaffirmer la supériorité de son armée, surtout depuis l'échec de l'Invincible Armada et l'enlisement de son armée des Flandres face aux Provinces Unies des Pays-Bas.

Ce texte est donc écrit sous la forme d'un récit épique: c'est un combat héroïque entre les forces du bien et du mal. On y met des majuscules à certains mots lorsqu'ils désignent des personnes ou des choses importantes, et on y utilise des termes emphatiques pour vanter les mérites de ceux dont on veut faire des modèles, car c'était ainsi que l'on s'exprimait dans les livres, aussi bien qu'à la Cour du Roi. C'est probablement dans ce langage-là que l'information officielle était lue, aussi bien aux nobles qu'au peuple.

Et maintenant, humbles lecteurs, émerveillez-vous devant le triomphe de nos armes...

## LA VICTOIRE FAMEUSE

que l'Empereur d'Allemagne, Ferdinand d'Autriche(1), frère de la Reine notre Dame Doña Marguerite d'Autriche, qui est au Paradis(2), a obtenu contre le Comte Palatin, et rebelles et malcontents de ces Etats qui sont proches de la ville de Prague, Lundi neuf Novembre, de cette présente année de mille six-cent vingt.

L'on rapporte ainsi même les fameuses prises et morts de Princes, chevaliers, Capitaines, fantassins, cavaliers, chariots, bagage et artillerie, que les nôtres firent sur les ennemis. Et la quantité d'infanterie, cavalerie, pontons, bouches à feu, et bateaux de guerre, qu'envoya en renforts sa Sainteté le Pape, et le Roi notre Seigneur à charge du Marquis Spindola ; et le Roi de France, Ducs et Seigneuries d'Italie, et les Cantons catholiques, et les électeurs catholiques et autres Potentats et alliés de la illustrissime et très catholique maison d'Autriche.

Avec autorisation du Proviseur de cet Evêché, imprimé à Malaga chez Juan Regné imprimeur de livres, année 1620.

-(1)- Ferdinand II Empereur d'Autriche, dit aussi « de Styrie », 1578-1637, qui a régné de 1619 à 1637.

-(2)- Marguerite d'Autriche, 1584-1611, était l'épouse de Philippe III Roi d'Espagne, 1578-1621, qui a régné de 1598 à 1621.

## **Page 2 et suivantes:**

Les affaires d'Allemagne nécessitaient alors un très urgent secours, dans la guerre que là-bas les Catholiques soutenaient contre le Comte Palatin et ses sbires, forts des nombreuses forces qu'ils avaient réunis contre l'Empereur Ferdinand, composées des malcontents de divers Etats, grands ennemis de la très catholique maison d'Autriche qu'ils essayent encore de renverser, comme ils l'avaient déjà tenté de nombreuses autres fois par le passé, afin de lui voler la couronne si justement possédée par les seigneurs de cette maison depuis des temps immémoriaux, eux qui travaillent sans cesse à exiler les auteurs de tant d'hérésies et à apaiser les troubles de leurs Etats [régions de leur Empire], protégeant à tout prix la vie et la propriété des gens, ainsi que tous les catholiques affligés qui, persécutés par les hérétiques, souffraient d'innombrables difficultés. A leurs côtés et représentant une part importante de ces affligés, étaient les très religieux Pères de la Compagnie du Sanctissime nom de Jésus, qui par leur Sainte doctrine et leurs louables et modestes coutumes, en enseignant, en prêchant et en imprimant, ont empêché Satan et ses sbires d'implanter en tous lieux les germes vicieux et maudits de leur influence : lesquels Pères de grande valeur de cette illustrissime maison, fondèrent un grand nombre de collèges et de séminaires où étaient éduquées les nouvelles plantes droites, et fertiles de doctrine catholique ; frein qui arrêtait la férocité débridée de Luter et de ses ministres, chose si avérée qu'ils furent reconnus par l'illustrissime Empereur Charles Quint de glorieuse mémoire, ce qui ne fut pas sans qu'ils subissent de lourdes pertes infligées par ceux qui s'étaient fait les adeptes de telles hérésies, étant donné que les Pères sortent seuls et sans défense pour prier en toutes occasions et non moins en la présente occasion , vu la très heureuse victoire que l'Empereur Ferdinand obtint sur les cruels ennemis de l'Eglise de Dieu et des Siens, en cette présente année de mille six-cent vingt, le neuf Novembre, le Lundi qui est le jour de Sainte Sopatra, fille de l'Empereur Maurice : Ainsi cela se passa.

L'Empereur Ferdinand ayant fait appel à la faveur du Roi notre Seigneur, ainsi qu'à celle de tous les Princes et riches Chrétiens, pour se défendre de ses ennemis, et amadoué la colère et la rage des puissants rebelles présents en ses Etats : bientôt tous se mirent en train avec le soin que l'on se devait d'accorder dans une affaire concernant tellement le service de Dieu, envoyant un grand nombre de gens, d'argent et de munitions. Sa Sainteté, comme père et guide universel, et qui avait été le plus touché en apprenant les malheurs et les misères de tous ces Catholiques affligés, envoya six mille fantassins et mille cavaliers, sous l'étendard blanc, avec une croix colorée et un S. Pierre, et la devise disant en latin : Seigneur, Dieu d'Israel, aide les défenseurs de ta Sainte Foi. Le Roi très catholique notre Seigneur envoya

avec le Marquis Espindola trente mille fantassins, cinq mille cavaliers, vingt-quatre bouches à feu, des barques flamandes et une grande quantité d'autres barques pour les pontons et autres instruments pour passer les rivières, et cent soixante bateaux de guerre, avec à l'intérieur de chacun quarante mousquetaires avec pavillons et fanions rouges, portant la Croix de Bourgogne, et marqués de la devise qui disait : Philippus Rex Catholicus. Le très Chrétien Roi de France envoya vingt-quatre mille fantassins, et trois mille cavaliers, avec étendard vert, et au milieu un Saint Georges à cheval. Le Duc de Parme, celui de Mantoue, d'Urbino, de Modène, et la Seigneurie de Sena et Lucques, envoyèrent seize mille fantassins et deux mille cavaliers, avec un étendard couleur jaune paille à l'Aigle Impériale, et un écriteau qui disait : Pour la Foi du Christ. Le Grand Duc de Toscane et de Florence donna trois mille fantassins, mille cavaliers et soixante dix batteries, sous étendard blanc avec les couronnes Pontificale et Royale. Le Duc de Lorraine donna trois mille fantassins et mille cavaliers, avec étendard bleu, et écriteau, qui disait : Godofre, Dux Lorenensis. Le Duc de Bavière donna vingt-quatre mille fantassins, et trois mille cavaliers, avec étendard blanc, et un lion d'or d'un côté, et de l'autre un lion blanc, avec couronne Royale. Les Cantons catholiques donnèrent dix mille fantassins avec étendard de couleur argent avec au milieu une couronne Pontificale avec deux clés, et l'écriteau disait : Pour la Sainte Mère Eglise Romaine. Les électeurs Catholiques de l'Empire donnèrent trois mille fantassins et mille cavaliers, et en leur étendard une image de la très sainte Vierge au milieu du Soleil, avec un serpent à sept têtes sous ses pieds, et l'écriteau autour disait : Immaculée, blanche, pure et sans tache ; et de l'autre côté un autre qui disait : Dieu vaincra, Maître suprême de toutes choses : de manière que tous les fantassins évoqués sont cent-quarante-six mille six-cent quarante, et dix-sept mille cavaliers, sans compter les gens de Savoie et Venise, dont je n'ai pas su combien ils étaient : lesquels se joignirent tous à l'Empereur et Archiduc, qui avait de son côté vingt-mille fantassins et six-mille cavaliers, dont l'étendard doré portait la Croix rouge de Bourgogne, et une Aigle Impériale, et l'écriteau disait : En toi Seigneur Dieu j'ai confiance : ainsi, toute l'armée était forte de cent quatre-vingt-neuf mille six-cent quarante hommes de guerre, sans compter les Princes, seigneurs et officiers : cette armée se divisa en deux parties, l'une avait été placée sous le commandement du Comte de Bucoy, et dans l'autre était l'Empereur : lequel arriva avec son camp le trente octobre à Falchin, à six lieues de Prague, c'est là qu'il rencontra l'armée ennemie, qu'on lui tua un cornette, et qu'il fit prisonniers quelques cavaliers. Après, l'ennemi se fortifia devant la ville de Raoritz, à côté d'une Eglise, pour mieux se défendre contre les nôtres : mais malgré cela ils le mirent dehors, au prix de quelques pertes de notre côté. Le trois novembre, les nôtres prirent la ville de Lahum, à trois lieux de Belfon à côté de Prague. Le cinq du même mois, ils franchirent Estraolitz et en chemin prirent vingt-huit chariots à l'ennemi, et

donnèrent la mort dans un bois à deux-cents Hongrois. L'ennemi marchait en grande hâte, avec l'intention de couper la route de Prague aux nôtres, ou du moins d'y arriver avant. Le sept du même mois, nos deux armées se retrouvèrent si proches l'une de l'autre, que si le Comte de Bucoy se fut dépêché davantage, et que la nuit n'ait point survenu, il y aurait eu là une très bonne occasion d'affrontement à notre avantage : c'est ainsi que le jour suivant l'ennemi se trouva avantaagé, ayant été toute la nuit en veille, s'apprêtant à livrer bataille à la première heure ; et, à l'aube, ils se trouvèrent devant un ennemi bien préparé en un site très fortifié, nommé l'Etoile, derrière le parc (du palais royal de Prague), et dont l'artillerie était postée à un bon emplacement : c'est ainsi que le découvrit notre armée, qui s'avança, suivie en bon ordre de bataille par le Comte de Bucoy, et une fois les deux armées réunies et bien préparées, l'ordre fut donné de livrer bataille à l'ennemi, laquelle commença le Lundi neuf Novembre, et au début de laquelle l'artillerie ennemie fit quelque dommage dans nos rangs : mais le camp catholique leur répondit par tant de rapidité et de charges, qu'en quelques heures il les bouleversa, et leur prit sept pièces d'artillerie, pendant qu'une partie des ennemis fuyait dans Prague ; les autres, au vu de leur situation, furent effrayés et se désordonnèrent, voyant bien plus encore le grand nombre de leurs morts et blessés, et la grande quantité de sang dont le champ de bataille était recouvert : et ensuite les nôtres donnèrent à toute vitesse sur les Hongrois, et leur prirent vingt-quatre cornettes, et puis donnèrent contre la cavalerie de la gendarmerie du Comte Palatin, aux ordres de l'Angleterre(1), et autres chevaliers et gens de valeur, dans les rangs desquels on fit beaucoup de morts et de prisonniers. Ceux qui s'abritaient dans l'Etoile demandèrent grâce. Durant cette bataille, une grande partie des principaux chevaliers et officiers ennemis fut tuée, ainsi qu'une excessive quantité de fantassins et de cavaliers, bien qu'à cette heure on n'en ait pas encore de chiffres précis. Le nombre de prisonniers fut important, et entre tous, les plus notoires furent le Comte Soblitz, et le Comte de Reingrabe, et le fils aîné du Duc Christian de Anhalt : et bien que le bruit ait couru que le Comte Palatin aurait péri pendant la bataille, après la découverte de son cheval sur le champ de bataille, ainsi qu'une partie de ses armes brisées, ce n'est pas chose certaine, du moins jusqu'à ce que nous parviennions un récit plus ample. La victoire acquise, l'armée marcha sur Prague, riche de prises de guerre et de prisonniers ; or avant qu'elle y soit parvenue, la ville lui ouvrit ses portes, et purent alors y entrer l'Empereur, les Princes et chevaliers de sa Cour et les Capitaines et autres officiers, et les fantassins et cavaliers, le reste de l'armée se logeant dehors, faisant dedans et dehors de grandioses démonstrations de joie : et à Rome, Madrid et autres parties de la Chrétienté se sont faites les mêmes démonstrations, ainsi que doit se fêter succès si heureux, et il s'en fera donc de grandioses dans toute l'Espagne, dont l'illustrissime Monarque, que Notre Seigneur garde de nombreuses années,

qui, se faisant le pilier solide de toute la Chrétienté, répondant en tout lieu menacé par l'envoi de secours et par des dépenses excessives, a tenu une place si importante dans cette très heureuse victoire. Aussi, parce que l'Empereur Ferdinand est le frère de notre bienaimée Reine et Dame Doña Marguerite d'Autriche, qui est aux cieus, et parce qu'il a soutenu la majeure partie des dépenses de toutes ces guerres, que maintenant, pour la plus grande gloire et pour l'honneur de Dieu nous voyons achevées, par la grande honte et le déshonneur des ennemis, et la défaite de Satan, instigateur de si néfastes incendies : lesquels auraient été la cause de plus grands maux encore, en ruinant totalement les dits états affligés, si sa Majesté Catholique n'était intervenue avec autant d'efficacité et de ferveur pour y apporter le remède, et à qui l'on doit la majeure partie de cette gloire.

LAUS DEO. (loué soit le Seigneur)

- (1) Il est ici à noter que Frédéric V, dit « le Palatin » ou encore « le roi d'un hiver », avait épousé la fille du roi d'Angleterre et cherchait à obtenir l'aide de ce dernier (ce qu'il n'obtiendra qu'en 1621), d'où le fait que les Espagnols sont persuadés d'avoir rencontré des troupes anglaises, ... d'autant que le ressentiment est encore fort depuis la fin de la guerre entre l'Espagne et l'Angleterre, et la destruction de l'Invincible Armada.